

**Zeitschrift:** Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse  
**Herausgeber:** Société Forestière Suisse  
**Band:** 69 (1918)  
**Heft:** 3-4

**Artikel:** Ce que les vieux bouquins nous apprennent de nos conifères  
**Autor:** Christ, H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-785232>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 28.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Et maintenant, les sylviculteurs vaudois auxquels on demande depuis une année un si grand effort pour le ravitaillement du pays en combustibles et la production des grumes, un des éléments les plus importants de nos opérations de compensations internationales, reprendront leur tâche avec un nouveau courage.

Evidemment, ce qui a été obtenu au Grand Conseil ne peut être considéré que comme un minimum, et il est bien évident qu'un inspecteur qui a 4000 ha. à gérer et à aménager ne peut leur assurer un rendement maximum, la tâche est encore sensiblement trop forte.

Il appartient à nos collègues de rendre à l'avenir la cause forestière encore plus populaire et, en particulier, d'agir auprès des communes possédant plusieurs centaines d'hectares de forêts pour qu'elles confient l'administration de leur domaine forestier à un technicien de leur choix.

Nous demeurons persuadé que d'ici vingt ou vingt-cinq ans le corps forestier vaudois aura réussi à vaincre les dernières résistances et à démontrer les avantages d'une meilleure gestion, et que nos pouvoirs publics n'hésiteront plus alors à admettre qu'une gestion complète et progressiste ne comporte pas un arrondissement de plus de 2000 ha.

En outre, comme le disait un de nos sylviculteurs émérites, le Dr Fankhauser, le meilleur outil qu'on puisse donner à nos agents forestiers serait un commis de bureau, une machine à écrire et, dans certains arrondissements, une automobile.

Nos successeurs auront-ils le privilège de travailler dans ces conditions? Nous en sommes fermement convaincu et travaillerons dorénavant à préparer cette évolution nécessaire au bien de la forêt vaudoise.

Montcherand (Vaud), mars 1918.

*A. Barbey.*

## **Ce que les vieux bouquins nous apprennent de nos conifères.**

Par *H. Christ*, Bâle.

Il va sans dire que la connaissance et l'usage de nos arbres résineux sont contemporains de l'apparition de l'homme dans nos pays.

Une toute autre question c'est de savoir à quelle époque la science a commencé à s'occuper de ces essences. La réponse n'est pas douteuse: c'est au temps de la Renaissance, au milieu du 16<sup>me</sup> siècle seule-

ment que, sur les débris des Grecs et des Romains, et lassés des spéculations scolastiques du Moyen-âge, les esprits se mirent à observer la nature de près, et que les savants se sont voués à des recherches sur nos arbres forestiers.

Ce sont les Conrad Gesner, Valerius Cordus, André Mathioli, C. Clusius qui, tantôt dans le calme, tantôt après de vives discussions ont les premiers traité les conifères dans leurs ouvrages qui datent tous de la seconde moitié du 16<sup>me</sup> siècle.

Mais il faut nommer avant tous les autres, le français *Pierre Belon* (Bellonius), du Mans, auquel on doit peut-être la première monographie botanico-forestière qui existe: *De arboribus coniferis, resiniferis et sempiterna fronde virentibus*. Paris, 1553, in-4°, 32 feuilles. (Souvent alors on ne comptait pas les pages, mais les feuilles!) avec 7 figures d'arbres fort médiocres, pour ne pas dire plus, grattées plutôt que gravées sur bois, mais avec un texte fort bon et tout à fait à la hauteur du temps.

Ce brave Pierre Belon était un médecin érudit qui devait son éducation au célèbre cardinal de Tournon, aux frais duquel il a fait un voyage important à travers l'Orient qui a duré trois ans: de 1546 à 1549. Belon a laissé en français une relation fort curieuse de cette expédition, en date de 1553, que C. Clusius a traduite en latin, commentée et éditée en appendice de son grand ouvrage: *Exoticor Histor*, en 1605.

Belon est grand admirateur des Turcs et de la vie orientale qu'il décrit avec une verve et une naïveté fort amusantes, sans oublier les passages les plus savoureux du Coran qu'il a étudiés assidûment, mais sans négliger ni la faune, ni la végétation de ces pays. C'est déjà dans ce récit qu'il voue son attention aux conifères: aux cèdres du Liban, aux cyprès à branches horizontales de Crète, etc. Car Belon est botaniste, voire même forestier: preuve en est son traité: „De la culture négligée des plantes, et comment on peut cultiver et améliorer les arbres sauvages“, que Clusius a publié avec la relation du voyage de l'auteur, et dans lequel Belon recommande même la culture, sinon le reboisement de l'arole (pages 226 à 228).

Belon se déclare élève du grand Valerius Cordus et nous dit qu'il a parcouru, avec son maître, une grande partie de l'Allemagne. Il a écrit son livre sur les conifères en latin après son retour d'Orient, et a fini prématurément sous le poignard d'un larron, lors d'une promenade, probablement botanique, dans le bois de Boulogne: „Nefarii latronis manu“, comme dit Clusius dans la préface de sa traduction du „Voyage en Orient“.

Pour gagner une idée du tout premier début de l'histoire botanico-forestière de nos conifères, nous aurons donc à recourir avant tout au contenu de la monographie de Belon; après quoi nous ajouterons ce que ses confrères, dont les publications sont toutes postérieures à la sienne, ont apporté de notions nouvelles sur la matière.

Faisons remarquer encore que le premier soin des botanistes de cette époque c'est de déterrer tout ce que les Anciens: un Théophraste,

un Dioscorides, un Pline ont dit des plantes en question. Ces Anciens : les deux premiers, des Grecs qui vivaient, Theophraste trois siècles avant Jésus-Christ, Dioscorides au temps de Néron, et le Romain Pline qui est mort en 79 après J.-C. lors de la destruction de Pompeï, sont, pour ce qui concerne les conifères, aussi obscurs dans leurs descriptions qu'incertains et arbitraires dans leur nomenclature, de sorte que les efforts presque pathologiques des écrivains du 16<sup>me</sup> siècle pour élucider l'opinion de ces classiques n'aboutit le plus souvent qu'à un gâchis de noms et d'interprétations divergentes. Cette polémique est souvent violente, surtout quand Mathiolus est en jeu, cet adversaire acharné de notre excellent et patient Conrad Gesner. L'un appelle *Taeda* ce que l'autre appelle *Pinaster*, etc.; en outre, ces écrivains emplissent leurs bouquins des recettes médicales et des traits de mœurs et du folklore que les Anciens nous ont relatés; souvent ils ne nous font pas grâce des textes classiques, grecs et latins cités à l'appui. Il va sans dire que nous supprimerons tout cet appareil pseudo-scientifique vieux de vingt siècles et que nous nous servirons uniquement des noms usités aujourd'hui que nous avons dû dégager assez péniblement de l'avalanche d'érudition dont ces auteurs nous accablent.

Belon, du reste, a droit à la considération spéciale du forestier suisse, car c'est à lui qu'on doit la première description exacte et détaillée faite de visu de notre arbre suisse par excellence : de l'arole.

L'auteur, dans sa préface, nous donne quelques observations générales : que les conifères viennent très bien par semis, mais non par les boutures, ni par des turions, sauf le cyprès dans l'Île de Crète, „que nous avons vu multiplier et faire de hautes tiges par des rejetons sortant à la racine et tout en bas“.

Le pin se trouve tant en Grèce qu'en France sous forme de deux espèces qui se distinguent par le fruit ou cône seul. Ceux qui croissent au sommet des hautes montagnes neigeuses sont plus petits et nains. Ceux qui naissent en des lieux ensoleillés, bas et chauds, ont des cônes plus longs et plus gros, mais les graines plus grêles.

Evidemment, l'auteur distingue ici déjà le *Pinus montana* Mill. du *P. silvestris* L., distinction que Clusius, comme nous verrons, a précisée 30 ans plus tard par une diagnose et une figure excellentes du *P. Montana var. Pumilio* Heke.

Tous les arbres résineux se font remarquer déjà de loin : l'arole — que Belon s'obstine à appeler *Pinaster* — est surtout plus vert que les autres et ne se trouve spontanément que sur les cimes les plus élevées des montagnes.

Il croît en fuseau pyramidal et se fait remarquer par cela déjà depuis la vallée; il finit en pointe car les branches se condensent bientôt d'en bas en rond en masse compacte.

Le mélèze fait ses feuilles tard, il est le seul qui les perde. Il se tient aussi sur la haute montagne. Mais l'épicéa, le pin sylvestre et le sapin viennent au bord des montagnes. Le sapin craint le froid plus

que les autres, mais monte assez haut dans les montagnes. Il préfère, spontané ou cultivé, le sol sablonneux et maigre. Le pin sylvestre croît le mieux dans les rochers.

Le sapin — et le cèdre aussi — porte seul le cône dressé vers le ciel, au bout des rameaux. Après maturité ce cône perd les écailles qui tombent en laissant seulement une petite flèche dressée. L'épicéa, au contraire, porte des cônes pendants attachés très ferme à l'arbre. Ces deux ont les écailles arrondies et minces. Les cônes de l'arole sont fusiformes, mous, rubiconds et très recherchés par les habitants pour la saveur exquise des graines qui y sont contenues. On les ramasse et les conserve assidûment.

Les cônes des pins tiennent fort aux rameaux, ceux du mélèze aussi, qui sont les plus petits, car ils ne dépassent pas ceux des cyprès. Le feuillage du mélèze ressemble tellement à celui du cèdre que je m'y suis trompé moi-même, mais le vert du mélèze est plus clair. Le pin sylvestre n'est pas, comme les autres espèces, rameux depuis la base, mais a une cime diffuse, à branches tortueuses, comme le pin pignon. L'arole a un port conique.

*Fol. 2.* Nos campagnards donnent à tous les conifères des noms propres. Ils appellent l'arole Aleno ou Eluo, l'épicéa Suiffe, le *Larix* Melesse, le sapin Sap ou Vergue ou Sapin, le pin sylvestre Pigne.

Les cônes de toutes les espèces résineuses mûrissent après le raisin, donc il faut se dépêcher si l'on veut cueillir les cônes entiers du sapin, car ils tombent au commencement de l'hiver. Les cônes de l'arole mûrissent déjà au milieu d'août et restent à l'arbre à peu près jusqu'à la fin de ce mois. Ils sont gros comme le poing. (A suivre.)

---

## NOS MORTS.

---

### † Paul Barras,

inspecteur forestier en chef du canton de Fribourg.

Le canton de Fribourg et son administration des forêts viennent de faire une perte des plus sensibles dans la personne de leur chef du service des forêts, M. Paul Barras. Tous ses collègues de la Société des forestiers suisses l'ont connu; ils auront pour lui un souvenir et une prière.

Paul Barras était né à Bulle en 1865; c'est dans la verte Gruyère qu'il passa son enfance et fit ses premières études; puis il partit, tout jeune encore, pour l'Alsace, d'où il rentra parlant couramment la langue allemande. Il passa ensuite les années de 1879 à 1886 au Collège cantonal de Fribourg, où il s'y fit remarquer par son goût pour les sciences naturelles, surtout pour la botanique.

Après avoir obtenu son grade de bachelier ès lettres, il partit pour l'Ecole polytechnique de Carlsruhe qu'il fréquenta durant deux semestres,